Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 5 (1962)

Heft: 1

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Piguet, J.-Claude / Matter, Anne-Marie / Rapin, René

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

André-Jean VOELKE, *Les rapports avec autrui dans la philosophie grecque d'Aristote à Panétius,* Librairie Vrin, Paris, 1961, 206 p.

Comment fait-on une thèse ? Aujourd'hui, c'est relativement facile : grâce à la générosité d'institutions nationales ou locales, le congé est possible. Jadis il n'en allait pas de même. Ainsi André Voelke n'a cessé de tenir un enseignement lourd, dans deux établissements distincts ; et en même temps, entre des travaux écrits à corriger, il préparait, comme on dit, sa thèse. Dans le cas particulier, on peut s'en féliciter : le résultat présente une densité de réflexion et une précision qu'un travail plus hâtif ou plus juvénile n'eût peut-être pas présentées.

Mais, qu'on y passe un ou dix ans, sur quoi peut bien porter une thèse ? Ce que nous a dit André Voelke, dans le texte qu'il lut en ouverture de la séance de Faculté consacrée le 18 décembre 1961 à l'examen de son travail, paraît très significatif. André Voelke a commencé, en effet, par avoir, comme on dit, une «idée» : imprégné de Plotin et de ses intelligibles, il a reçu le choc des philosophies existentielles, si avides de réalité singulière ; d'où cette idée que les rapports avec autrui représentent un problème contemporain qui constitue le meilleur sujet de thèse possible. Et Voelke de se mettre au travail. Et les difficultés de se lever tout aussitôt ; car le problème n'est pas aussi actuel ; et d'autres que M. Voelke s'y exercent ; et de Descartes Voelke est renvoyé aux Grecs — et la Grèce est un univers où il faut encore choisir... Le projet de Voelke se rétrécit donc ; mais surtout il change de nature : de systématique, il devient historique. Cela fait un très gros changement, surtout que Voelke est alors tenu d'ajouter à la réflexion philosophique le déchiffrage des textes anciens, leur élucidation philologique, la lecture des commentaires et des commentaires de commentaires... Il y avait là de quoi effrayer le plus hardi ; mais André Voelke appartient à la race de ces faux-timides qui vont jusqu'au bout. Et il l'a bien prouvé.

Mais pourquoi, finalement, cette thèse ? Dans quel but cette somme extraordinaire de travaux, d'approche pour la plupart ? André Voelke l'a dit : quand on voit, a-t-il raconté en substance, Aristote encadrer l'individu dans un ordre social communautaire, alors qu'Epicure fuit la société pour y préférer l'intimité de l'amitié et que les Stoïciens en quête d'universalité confient à la transcendance formelle du *logos* le soin de lier les hommes les uns aux autres, on se dit que la philosophie antique a épuisé toutes les possibilités du rapport avec autrui. Or justement l'anthropologie philosophique la plus contemporaine renouvelle ce problème ; la connaissance du passé sert donc aux hommes du XXe siècle à mieux comprendre cette discipline qui préside aujourd'hui à l'étude des rapports humains, et ces rapports eux-mêmes, de surcroît.

* * *

La séance commence par la lecture d'une intervention d'Henri-Louis Miéville, le maître d'André Voelke, auquel celui-ci avait rendu initialement un bel hommage. Travail magistral, souligne M. Miéville ; « utile et d'une actualité incontestable ». M. Reverdin, qui lit ce texte en excusant l'absence de M. Miéville, ajoute à ces propos flatteurs les siens propres, non moins louangeux. M. Miéville reproche néanmoins au candidat d'avoir ôté au stoïcisme et à la philosophie grecque en général la générosité (comme valeur humaine) pour la mettre tout entière du côté du Christianisme. Mais, répondra Voelke, la générosité peut *fonder* la morale chrétienne sans être pour autant absente de l'univers hellénique.

M. René Schaerer est premier rapporteur ; il amène avec lui les vœux de la Faculté des Lettres de Genève, rappelle sa propre soutenance de thèse, rend hommage à ses maîtres disparus, relève les qualités de probité et d'honnêteté du candidat, puis, dans un nouveau *tempo,* attaque.

— « *Quid facti,* Monsieur le Candidat ; vous n'êtes pas assez net dans votre préface. Le problème d'autrui est-il finalement contemporain, ou vieux de deux mille ans ? Quelle est *votre* position ? Vous avez de quoi ne pas manquer de courage ; vous en savez assez pour pouvoir juger, et juger sainement. »

— « J'ai voulu décrire des doctrines philosophiques, j'ai fait œuvre d'historien... »

— « Mais vous, alors ? Quelle est la *position Voelke* ? »

Et les attaques de se suivre, inlassables. « Il faut jouer selon la règle du jeu », avait déclaré M. Schaerer ; et le candidat « joue », en répondant franchement, sans apprêt, avec une solidité intérieure que laissent transparaître jusqu'aux hésitations de son expression.

Un autre point est relevé par M. Schaerer, très en verve.

— « Comment vous connais-je, lance-t-il *ex abrupto.* Est-ce par un syllogisme ? Il fallait que vous parliez de cela, et que vous fassiez au moins allusion au syllogisme « pratique » d'Aristote, fondé sur l'accident. »

— « Je sais, répond M. Voelke ; mais il y a toujours cette indécision chez Aristote entre l'individuel qui est seul réel, et la forme générale qui est seule connaissable... »

Avant de terminer, M. Schaerer, en qui le philologue double le philosophe, reproche au candidat des traductions, des interprétations, en particulier celle de M. Gigon (p. 96, note 90) que M. Voelke a suivie. Il conseille au candidat (après l'avoir félicité de s'être attelé à l'histoire de la philosophie) de lire des œuvres non philosophiques, regrettant de ne point voir dans cette thèse au moins des allusions à la littérature : « Ce n'est pas de la philosophie, direz-vous (c'est M. Schaerer qui parle) ; eh bien tant mieux ! Vous avez trop lu de philosophes et pas assez de littérateurs. » — « Mais, répond le candidat, on ne peut pas tout lire. Et surtout, qu'est-ce alors, finalement, que la philosophie ? »

On voit que ce ne sont pas les grands problèmes qui ont manqué. C'est que près de deux heures ont déjà passé. Devant une assemblée tout aussi fournie et dont l'attention ne se relâche pas un instant, M. Daniel Christoff, directeur de thèse, prend la parole, en s'adressant à un candidat d'une tranquillité d'âme à l'image de son impassibilité manifeste. M. Christoff loue les qualités du travail présenté ; c'est là une thèse qui se monnaie en thèses multiples, fines et nuancées, exactes et précises jusque dans le plus petit détail (j'ai oublié de dire qu'on avait eu peine, préliminairement, à relever les fautes d'impression traditionnelles). Peut-être aurais-je pourtant désiré, continue M. Christoff, une ou deux « thèses » plus fortement appuyées ; car vous montrez et expliquez davantage que vous ne posez, et vous relevez d'un genre plus « démonstratif » que « thétique ». Cela vient peut-

être, enchaîne M. Christoff, du fait que vous préférez fût-ce inconsciemment des auteurs caractéristiques, certes, mais un peu de seconde zone ; pourquoi citez-vous Gusdorf ?... (J'ouvre une parenthèse : c'est un fait ; mon ami André Voelke et moi-même, contemporains dans nos études, avons un peu grandi dans une crainte des grands noms de la philosophie et dans le goût des demi-teintes ; on nous a toujours appris qu'il fallait commencer par les « gammes », et nous avons plus ou moins fait le « complexe » devant les symphonies et les concertos.) En particulier, dit M. Christoff en terminant, vous avez opposé la vue contemporaine sur autrui à celle de l'antiquité. Fort bien. Mais n'aurait-il pas été avantageux de tirer entre les deux des *lignes* historiques et de marquer de grands tournants ? Le *sens* de l'histoire est plus important que la connaissance historique du passé (où, comme l'avait noté ironiquement M. Schaerer, on risque toujours de finir comme dit Nietzsche: par avancer comme une écrevisse). Je regrette aussi, conclut M. Christoff, que vous sembliez craindre de remonter à la source originelle et vécue des grandes philosophies, de celle d'Aristote spécialement : cela aurait éclairé votre propre propos. Pourquoi contraindre votre réflexion personnelle à s'arrêter comme à mi-hauteur, avant le point décisif où ce que vous monnayez si bien se fondrait en un ?

La discusion continue, d'un tour très amène, sur le ton d'une véritable conversation. On parle de l'amitié, et ce sont des amis qui parlent. Le candidat reconnaît d'ailleurs le bien-fondé des remarques de M. Christoff, que ce dernier appuie sur des exemples nombreux et précis.

Le temps continue à couler ; les élèves d'André Voelke, venus nombreux, finissent par trouver les bancs du Sénat un peu trop durs pour eux. Puis des lueurs d'étonnement se font jour dans l'œil très attentif du candidat, qui se demande ce qu'on va bien pouvoir encore lui reprocher. L'auditeur moyen estime que celui-ci aurait le droit de s'impatienter, au moins « en dedans » ; mais il reste parfaitement détendu, tout aussi à son affaire, presque heureux...

* * *

Le Conseil de Faculté s'est réuni, livrant à la station verticale les amis d'André Voelke, lequel se voit entouré et félicité. On s'inquiète de la mention, que l'on suppute très honorable. Elle le sera ; c'est la plus haute mention dont dispose l'Université. Un « bravo » sonore en accueille l'annonce. Pourquoi cacherais-je le nom de son auteur ? C'est Henri Reverdin, professeur honoraire de l'Université de Genève, venu exprès, malgré son grand âge, entendre André Voelke, et marquant son admiration et son amitié de cette manière spontanée qui dut être douce au cœur du nouveau docteur.

J.-Claude Piguet.

Christophe Baroni, *Nietzsche éducateur, de l'homme au surhomme,* Buchet et Chastel, Paris, 1961, 305 p.

L'auditeur non prévenu à qui on aurait demandé de trouver un titre pour la thèse de M. Christophe Baroni, présentée le 14 novembre à l'Ecole des sciences sociales et politiques, s'il s'en tenait à l'exposé du candidat, hésiterait entre *Actualité de Nietzsche* et *Nietzsche sans masques.* C'est dire que le candidat procéda de manière peu académique, peut-être par fidélité à Nietzsche qui fut, lui, on le sait, reçu docteur sans avoir à fournir une thèse ! Quoi qu'il en soit, M. Baroni, dans une vibrante évocation, se posa en héraut d'un Nietzsche authentique, non défi-

guré par les idéologies fasciste ou marxiste. Il a voulu écarter les masques imposés à Nietzsche aussi bien par ses amis que par ses ennemis, voire ceux qu'il a revêtus de lui-même. Il s'est attaché à définir le message que Nietzsche apporte à notre temps : sens de la responsabilité qui incombe à l'homme quand il a tué Dieu ; prise de conscience nécessaire quand la morale s'est écroulée à la suite de la vérité ; imitation de la vie qui se surmonte constamment elle-même.

Après cet exposé, on entendit d'abord M. Henri Miéville, professeur honoraire, convié à se joindre au Conseil de thèse, composé de MM. les professeurs Jean-Charles Biaudet, président de l'Ecole des sciences sociales et politiques, Louis Meylan, professeur honoraire, et Daniel Christoff, de la Faculté des Lettres. M. Miéville se réjouit de ce que la rencontre de Nietzsche puisse être encore un *Erlebnis,* comme ce fut le cas pour le candidat. Une longue fréquentation de l'œuvre autorise M. Miéville à croire que Nietzsche est en effet un éducateur pour qui sait le lire. Pareil à un fleuve tumultueux, il force le nageur à tendre ses énergies. Le candidat s'est efforcé de faire ressortir l'unité profonde de la pensée de Nietzsche, unité assurée par la valeur suprême conférée à la vie. Mais il ne faut pas trop insister sur cette unité, ni oublier cette parole essentielle : « *Nur was sich wandelt ist mir verwandt.* » D'autre part, Nietzsche pose un grave problème à l'éducateur. Dans la seconde partie de sa vie, il ne choisit pas entre deux formes de la volonté de puissance qu'il accueille tour à tour : la forme agonistique, surpassement des autres et conquête, et la forme idéaliste, dépassement de soi et rayonnement de la perfection. Il reste, pour M. Miéville, que c'est par l'optimisme que Nietzsche mérite le titre d'éducateur.

M. le professeur Christoff félicite à son tour le candidat d'avoir abordé ce beau sujet avec patience et courage. Toutefois il a plusieurs objections à formuler. Si les abondantes citations sont toujours pertinentes, le candidat ne se montre pas assez déclaratif dans ses commentaires, ni assez rigoureux dans son examen des idées qu'il a choisies pour illustrer sa thèse. Nietzsche apparaît ainsi plus comme son héros que comme sujet d'une étude critique. De plus, M. Christoff estime dépassé le problème de l'influence de Nietzsche sur l'hitlérisme, auquel le candidat a fait une large place. M. Baroni répond à cette remarque : il a longuement médité sur l'utilisation d'une pensée à des fins intéressées, ce qui lui a paru digne d'être discuté dans une thèse de l'Ecole des sciences *sociales et politiques.*

Enfin, M. le professeur Louis Meylan se montre convaincu de l'actualité de Nietzsche et de la valeur éducative de son œuvre. Un texte comme *L'homme révolté* de Camus, ou la *Lettre au Greco* de Kazantsaki, témoigne de l'influence du penseur allemand sur nombre de nos contemporains. D'autre part Nietzsche eut l'immense mérite de proclamer la valeur de l'éducation à une époque où l'on croyait surtout au progrès biologique. En outre, il se montra un véritable éducateur en acceptant la solitude et en renonçant à son confort pour délivrer librement son message. En conclusion, le livre de M. Baroni, déclare M. Meylan, donne vraiment envie de lire ou de relire Nietzsche.

Nietzsche éducateur, de l'homme au surhomme, qui valut au candidat le titre de docteur ès sciences pédagogiques, traite d'abord de Nietzsche dans son activité professorale tant au Gymnase qu'à l'Université de Bâle. Activité qui lui apporte, au début, de grandes satisfactions, et dont il n'est pas le seul à reconnaître les heureux résultats. Mais à mesure qu'il se découvre lui-même et s'affirme dans son originalité, le nombre de ses étudiants diminue jusqu'à se réduire à... un seul. Douloureuse expérience pour celui qui s'écrierait, par la bouche de Zarathoustra : « J'ai besoin de mains qui se tendent. » Enfin, la maladie le libère d'un enseignement qui lui est à charge et qu'il assuma pourtant pendant dix ans. Ce n'est là,

d'ailleurs, qu'un aspect secondaire de l'éducateur. Nietzsche, en effet, s'est cru appelé à former des générations de pédagogues, puisque aussi bien les étudiants en philologie se destinent pour la plupart à l'enseignement ; ensuite, il pense faire l'éducation des masses en leur apportant un nouvel évangile ; enfin, il ne désire plus s'adresser qu'à un petit nombre d'esprits capables de le comprendre, et finit par rester seul, écrasé sous la tâche qu'il se sent contraint d'assumer : opérer la transmutation de toutes les valeurs.

Que Nietzsche se soit découvert une mission d'éducateur et de réformateur, cela ne peut être mis en doute. Les citations de M. Baroni le prouveraient, s'il en était besoin. Il passe en revue les êtres que Nietzsche essaie d'atteindre par son message : ses étudiants d'abord, les Allemands aussi, puis les « bons Européens » quand il désespère des Allemands, quelques amis, une femme qui peut-être serait digne de son amour. Au cœur de sa solitude, il ne s'adresse plus qu'à la race nouvelle, seule capable de comprendre son enseignement. Son enseignement ? La fidélité à la terre. La réhabilitation du corps et des instincts. Non pas à la manière de la psychanalyse, qui se contente, dit M. Baroni, de revendiquer pour les instincts le droit de s'assouvir, mais en exaltant « le corps élevé, le corps beau, victorieux, réconfortant... le danseur dont le symbole et l'expression est l'âme joyeuse d'elle-même ». A cette âme joyeuse, il faudra une culture non pédantesque, procédant de la vie et débouchant sur l'action, car « seul apprend celui qui agit ». La culture doit être autre chose qu'une « décoration de l'existence ». Nietzsche se défie par-dessus tout de « l'engouement socratique pour la connaissance ». Celle-ci, pour être valable, doit nous transformer. Aussi est-elle avant tout, dit M. Baroni, « affaire de courage ».

A quoi aboutiront cette réhabilitation du corps et cette nouvelle conception de la culture ? D'une part, l'homme est invité à *devenir ce qu'il est* par une lente maturation, par une série de mues successives pour atteindre à l'état d'*enfance,* qui est « innocence et oubli, sainte affirmation ». D'autre part, il semble que Nietzsche tourne de plus en plus ses regards vers la radieuse vision du Surhomme, cette créature stellaire à qui il enjoint de se garder de tout contact avilissant : « Un seul commandement est valable pour toi : sois pure. » Ici il nous semble avoir quitté Nietzsche éducateur pour rejoindre Nietzsche prophète. N'y a-t-il pas, en effet, un abîme entre l'homme, même devenu parfaitement ce qu'il *est,* et le Surhomme ? Cet abîme, ce n'est pas l'éducation qui pourra nous aider à le franchir, puisque l'apparition du Surhomme procède d'une mutation biologique.

Nous préférons, quant à nous, en rester à l'idéal humain que Nietzsche éducateur propose dans l'esprit *enfant,* dont la joie ne trouve pas de meilleur symbole que la danse. « La démarche d'un homme laisse deviner s'il marche déjà dans sa propre voie... Mais celui qui s'approche de son but, celui-là danse. »

Anne-Marie Matter.

R. W. Stallman, *The Houses That James Built and Other Literary Studies* [East Lansing], Michigan State University Press, 1961, XIII + 254 p.

Les dix-sept études composant cet ouvrage sont le produit d'une dizaine d'années d'enseignement et de critique. (Les membres du colloque d'anglais des Etudes de Lettres retrouveront dans la première d'entre elles, celle qui donne son titre à l'ouvrage, la substance de la conférence que leur fit, en février 1959, le professeur

Stallman lors de son passage à Lausanne.) Les plus importantes de ces études examinent, à la lumière de principes, définis aux pages 232 et suivantes, dans un essai intitulé *Fiction and Its Critics,* un certain nombre d'œuvres représentatives de Henry James *(Portrait of a Lady* et *The Ambassadors),* Stephen Crane *(Maggie* et *The Red Badge of Courage),* Thomas Hardy *(The Return of the Native),* Joseph Conrad *(The Secret Agent),* F. Scott Fitzgerald *(The Great Gatsby* et *Tender Is the Night),* Ernest Hemingway *(The Sun Also Rises* et *The Snows of Kilimanjaro)* et William Faulkner *(As I Lay Dying).*

Un article de portée plus générale : *The New Critics* (pp. 215-231) présente une vue d'ensemble du « New Criticism » anglais et américain. La plupart de ces études ont paru précédemment soit dans des revues, soit comme préfaces. soit encore dans des anthologies de critique. Cinq sont inédites.

Quel que soit leur sujet, les études du professeur Stallman ont le mérite, qu'il revendique pour elles dans son avant-propos, de renvoyer constamment le lecteur aux romans qu'elles analysent. Elles sont caractérisées en effet par une telle abondance d'aperçus critiques, projetant une si vive lumière sur certains aspects des œuvres de Henry James ou de F. S. Fitzgerald par exemple, que le lecteur de *Portrait of a Lady* ou de *The Great Gatsby* doit s'avouer qu'il a bien mal lu ces ouvrages, puisque la valeur poétique et symbolique de tant de détails de ces œuvres (ou de procédés de leurs auteurs), que l'analyse du professeur Stallman lui fait apparaître avec évidence, lui avait échappé. D'autre part, sur certains aspects des œuvres qu'il étudie, le professeur Stallman prend si souvent, et parfois de façon si tranchante, le contre-pied de l'opinion reçue, que le lecteur est bien obligé de retourner aux textes pour vérifier si les assertions du professeur Stallman sont justifiées.

La première étude de cet ouvrage est un excellent exemple de la méthode critique du professeur Stallman dans ce qu'elle a de plus suggestif et de plus convaincant. Intitulée *The Houses That James Built,* elle pourrait aussi bien s'intituler : « De l'importance symbolique des situations et des milieux dans *Portrait of a Lady* ». Elle montre en effet, en l'illustrant d'exemples nombreux, combien les milieux, et en particulier les maisons, où se déroule l'action du roman, caractérisent symboliquement les personnages, leur situation et leurs rapports. Alors que, comme le remarque le professeur Stallman, dans *Roderick Hudson,* le premier roman de James, l'antique villa florentine qu'habite le héros est tout simplement pittoresque, dans *Portrait of a Lady,* son cinquième roman, aucune des maisons, en Amérique, en Angleterre, à Florence, à Rome, qu'habite successivement l'héroïne, n'est jamais simplement pittoresque. L'étrange préférence que, tout au début du roman, et de sa vie, la future héroïne de *Portrait of a Lady* montre pour la pièce la plus triste et la moins habitée de la vieille maison de sa grand-mère est déjà significative d'un certain recul d'Isabel Archer devant la vie, d'un certain goût de la rêverie solitaire et de l'obscurité, d'un certain manque de discernement et de chaleur vitale qui sont le côté négatif de sa nature, symbolisé ici autant par la porte verrouillée et condamnée d'une des deux entrées de la maison que par la pluie froide qui tombe alors qu'Isabel est plongée dans sa rêverie ou sa lecture. La préférence tout aussi instinctive qu'Isabel, devenue femme, donnera à l'ambigu et froid Osmond sur le rayonnant et droit Lord Warburton ou sur le dynamique Caspar Goodwood, le manque égal de discernement qui lui fera méconnaître l'amour désintéressé de Ralph Touchett et donner sa confiance à la perfide Mme Merle sont symbolisés, et cela encore le professeur Stallman le montre de façon convaincante, par le choix fatal qu'elle fait des espèces de pri-

sons, abritées derrière de hauts murs sans fenêtres, qu'habite Osmond à Florence et à Rome, alors que s'offrent à elle, en Angleterre, les salons accueillants, ouverts sur de vertes pelouses ensoleillées, de Gardencourt. Sombres maisons, jardins ensoleillés, ces deux aspects de la vie, qui correspondent aussi aux deux côtés, positif et négatif, de la personnalité d'Isabel Archer, se retrouvent tout au long du roman. Ils sont l'un des éléments qui en font la subtilité et la beauté, et, sans leur donner ni plus d'importance ni plus de rigueur qu'ils n'en ont en réalité dans cette œuvre si pleine et si riche, l'analyse du professeur Stallman les met admirablement en valeur. Il souligne de même en passant l'importance symbolique des attitudes et des gestes des personnages, le fait par exemple que c'est d'abord *le dos* (« ample et bien habillé ») de Mme Merle qu'aperçoit Isabel lors de sa première rencontre avec cette dame, sur le vrai visage de laquelle elle se méprendra si longtemps. Ou encore, le fait que, dans la sombre baignoire du théâtre romain où Isabel et ses deux soupirants écoutent un opéra de Verdi, Osmond est assis immédiatement derrière Isabel, alors que Lord Warburton, qui les observe d'un œil jaloux et qui, sentant la partie perdue, va quitter brusquement la loge, est assis tout en arrière, dans le coin le plus sombre. C'est sur bien d'autres détails, insignifiants à première vue, mais en réalité étonnamment significatifs, que le professeur Stallman attire ainsi, continuellement, notre attention, se révélant en cela un critique de la classe de Thibaudet nous aidant à mieux lire *Madame Bovary* ou *L'Education sentimentale.*

Les mêmes qualités d'analyse critique fondée sur une lecture attentive du texte par un lecteur répondant subtilement à la pensée subtile de son auteur se retrouvent dans les études consacrées au rôle complexe ou ambigu que joue le temps dans *Les Ambassadeurs* de James ou dans *L'Agent secret* de Conrad.

Que de remarques pénétrantes aussi, dans cette dernière étude, sur l'importance symbolique de détails tels que la sonnette fêlée du magasin Verloc ou le piano mécanique détraqué qui par trois fois accompagne de ses absurdes ritournelles les propos tout aussi absurdes des anarchistes !

En mettant ainsi l'accent sur le rôle symbolique que jouent, dans certains chefs-d'œuvre du roman anglais ou américain moderne, les demeures, les attitudes et les situations, le temps qui passe, ou certains objets subtilement significatifs, le professeur Stallman n'oublie pas, et ne nous laisse pas oublier, que, si attachant et si important qu'il soit, cet aspect symbolique des œuvres qu'il étudie n'est que l'un des éléments de leur structure. Un roman, ce n'est pas seulement des milieux, des situations, des objets, une utilisation ingénieuse du temps qui passe ou du temps passé. Ce sont des personnages vivants, une interprétation de la vie, une histoire, aussi, qui nous est contée. Cette complexité, cette richesse de toute grande œuvre romanesque, le professeur Stallman y est sensible et, dans les meilleures de ses études (celles dont nous venons de parler), il nous y rend plus sensibles. Il nous déçoit par contre lorsque, partant en guerre contre telle critique qui lui déplaît, ou accrochant tout un système d'interprétation symbolique à tels détails arbitrairement isolés, il nous présente d'une œuvre romanesque une vue dont le ton dogmatique et belliqueux trahit la partialité avant même que le recours au texte, auquel elle oblige son lecteur, lui en montre l'insuffisance ou la gratuité.

Tel est le cas en particulier dans deux essais de ce volume.

Le premier, *Notes Toward an Analysis of « The Red Badge of Courage »*, contient, du célèbre récit de Crane, une interprétation, à première vue, séduisante. Frappé par le rôle important que jouent le soleil et le brouillard dans ce court récit de guerre, et opposant, au sinistre soleil du chapitre IX, « collé dans le ciel

comme un cachet », le « rayon de soleil doré » qui perce, à la dernière phrase du livre, « au travers des armées de nuages de plomb chargés de pluie », le professeur Stallman ne se contente pas de nous signaler au passage la valeur symbolique de ces deux soleils si différents : il construit sur eux (et sur toute une série d'autres détails, qui lui paraissent également significatifs) toute une mystique du sacrifice et de la purification, voit, dans la conquête progressive du courage par le héros de Crane, non point, comme la plupart des critiques, et comme tout lecteur abordant l'œuvre sans préjugé, l'effet d'une vue plus sainement réaliste de lui-même et de la guerre, mais celui d'une véritable quête spirituelle, d'une « rédemption », d'une « absolution », identique, déclare-t-il à la page 94 de son ouvrage, à l'évolution spirituelle du pasteur Dimmesdale dans *La Lettre écarlate* de Hawthorne [1]. L'interprétation, je le répète, est séduisante. Mais, quand on relit *The Red Badge of Courage,* on s'aperçoit qu'elle plaque aussi mal avec le réalisme impressionniste et presque photographique du récit de Crane qu'avec celui, par exemple, de *L'Enlèvement de la Redoute* ou de la bataille de Waterloo dans *La Chartreuse de Parme.*

L'essai du professeur Stallman sur *The Red Badge of Courage* montre le danger qu'il y a à voir dans toute œuvre littéraire une intention symbolique.

Un second essai, celui sur *The Sun Also Rises,* montre la fragilité, et la vanité, de toute interprétation critique fondée non sur la lecture de l'œuvre, telle que son auteur l'a écrite, mais sur une vue théorique.

Dans *The Sun Also Rises* (*Fiesta,* dans l'édition anglaise), Hemingway nous présente, vus par l'un d'entre eux, Jake Barnes, un groupe de désaxés, victimes directes, ou indirectes, de la première guerre mondiale. Le point de vue de Jake Barnes, son code des valeurs morales, sont, de toute évidence, ceux de Hemingway lui-même. C'est un point de vue très personnel, très réaliste, cynique même souvent et qu'on peut à bon droit, comme le fait le professeur Stallman, trouver absurdement « adolescent » et étroit. Gens et choses y sont présentés sans illusions, mais, si vicieux, et parfois si cyniques, que soient Brett, Jake, Mike et tous ces autres minables représentants de la « génération perdue », du fait même qu'ils sont des victimes, ils ne sont pas entièrement méprisables. Brett, pour ne prendre que ce seul exemple, se conduit d'un bout à l'autre du livre avec une promiscuité révoltante. Seulement, elle a une excuse : elle ne mène une vie aussi déréglée que parce que, n'aimant vraiment que Jake, la mutilation que ce dernier a subie à la guerre rend impossible tous rapports normaux entre eux. De plus, bien loin d'être, comme l'affirme le professeur Stallman (p. 183) [2], entièrement dépourvue de sens moral, elle a le courage, à la fin du livre, de rompre avec le jeune toréador dont elle s'est éprise, et qui voudrait l'épouser, parce que, si garce qu'on soit, il y a des choses qui ne se font pas et qu'elle ne veut pas nuire à la carrière de son amant. Tout cela, le professeur Stallman le sait aussi bien que nous. Mais, agacé par l'interprétation sentimentale que le professeur Carlos Baker donne de la conduite et du caractère de Jake, de Bill et du beau toréador Romero, agacé de voir qu'aux yeux d'Edmund Wilson comme de H. S. Canby, Jake Barnes est le seul personnage vraiment sympathique et moral du roman, M. Stallman part en guerre

---

[1] « Henry's plight is identical with the Reverend Mr. Dimmesdale's plight in Hawthorne's psychological novel *The Scarlet Letter*. The mythology of the scarlet letter is much the same as that of the red badge : each is the emblem of moral guilt and salvation. »

[2] « Lady Brett Ashley has no sense of values. »

contre tous ces critiques et, persuadé qu'ils se sont tous fourvoyés, entreprend de nous démontrer que c'est par les yeux, non pas de Jake Barnes mais de Robert Cohn, qu'il convient de considérer les personnages et les événements du roman. C'est là un point de vue tout à fait nouveau, et l'on accordera volontiers au professeur Stallman que Robert Cohn est un personnage beaucoup plus « normal » et « moral » que Jake Barnes. Le *hic* est que c'est Jake Barnes et non Robert Cohn que Hemingway a choisi comme narrateur de son histoire, c'est par rapport au code de valeurs de Jake Barnes que choses et gens (Robert Cohn y compris) sont jugés, et ce code (et tout le livre) étant ce qu'il est, inévitablement Robert Cohn, *vu par les yeux de Jake Barnes,* qui sont ceux de Hemingway lui-même, y apparaît, non pas, comme le voudrait M. Stallman, comme un être admirable, modèle de toutes les vertus [1], mais comme un personnage ennuyeux, obtus, et, hélas ! plus ridicule que touchant. Le comparer, comme le fait le professeur Stallman (p. 181), au Christ bafoué et crucifié, et Jake Barnes et Mike Campbell à Judas qui le trahit [2], c'est (comme lorsque [p. 183], il affirme que Brett Ashley « n'a aucun sens des valeurs ») confondre critique littéraire et morale et, qui plus est, faire subir au roman de Hemingway une déformation inexcusable.

Se soumettre à l'œuvre qu'on lit avant de la critiquer; la critiquer sans se laisser emporter par le goût de la contradiction ni entraîner par l'esprit de système : ces qualités essentielles du critique, dont témoignent les meilleures études de ce volume, il est regrettable qu'elles soient si complètement absentes de certaines d'entre elles. Le professeur Stallman devrait se défier davantage de lui-même. Ne pas pousser trop loin l'interprétation symbolique [3]. Renoncer à croire, par principe, que parce que tous les critiques affirment quelque chose, ce quelque chose doit être faux [4]. Renoncer à souligner si souvent la nouveauté de ses propres affirma-

---

[1] « Cohn, by my reading, exemplifies Christian decency, courtly love, humanitarianism, gentlemanly courtesy, warmth of heart, and thoughtfulness for others » (*The Houses That James Built,* p. 179). Cf. aussi p. 180 : « Cohn stands out as exemplar of the Christian virtues. »

[2] « The story narrated by Jake Barnes is the story of Robert Cohn, the betrayed tin Christ (...) They [Jake et ses amis] crucify Cohn as though he were one (...) They blaspheme him. When Mike demands of Cohn « Eat those garlics » (XV), it is as though Cohn were Christ — Cohn crucified by Judas Mike. When Cohn awakes, it is as though Christ Cohn were resurrected from the dead (...) Their joke is a mockery of (...) a religious festival ; Christ Cohn is dead and now is reborn. Says Judas Jake : (...), » etc.

[3] Elle est poussée si loin, dans l'essai sur *The Red Badge of Courage* par exemple, que Jim Conklin, dont la mort, d'après le professeur Stallman, joue un rôle essentiel dans le « rachat » du héros, y est assimilé, lui aussi, à Jésus-Christ, dont il a « his wound in the side, his torn body and his gory hand, and even (...) the initials of his name ». *(The Houses That James Built,* p. 94.) De même, dans l'essai sur *The Sun Also Rises,* le fait que Jake, au chapitre XVII du roman, ne réussit pas à faire couler de l'eau dans sa baignoire pour laver son visage tuméfié, est interprété par M. Stallman comme un symbole de réprobation : « No water flows, signifying that he has not earned the rites of purification. » (*Ibid.,* p. 180.) On citerait facilement, même dans les meilleurs essais du livre, d'autres exemples d'interprétation symbolique poussée à l'extrême.

[4] Voyez par exemple l'extraordinaire affirmation de la page 191 : « Cohn needs to be 'saved' because he has been damned by all Hemingway critics, 1926-1957. »

tions [1]. Surveiller mieux, parfois, sa grammaire et son style, et la correction de son texte et de ses citations [2]. Je ne prendrais pas la peine et n'aurais pas l'outrecuidance de lui donner pareils conseils si les éminentes qualités que j'ai relevées dans les meilleures de ces études critiques ne m'en faisaient un devoir et ne faisaient ressortir davantage ces défauts.

René Rapin.

---

[1] M. Stallman met fréquemment en italique (p. ex. pp. 83, 93, 105, 109-110, etc.) des affirmations dont la nouveauté ou l'évidence ressortent cependant suffisamment de leur contexte. Ailleurs, il souligne par un ton tranchant, qui fait paraître comme des incapables les critiques qui ont écrit avant lui sur un sujet, la nouveauté de ses propres affirmations. Ainsi, p. 3 (premiers mots de l'essai qui donne son titre à l'ouvrage !) : « What has not been noticed about the structure of James's greatest novel is the simple fact that... » ; p. 77 : « No critic has yet troubled to investigate how Crane's *Maggie* is in fact constructed. What has gone unnoticed by Crane's critics is... » ; p. 193 (premiers mots de l'essai intitulé, de façon déjà suffisamment explicite, *A New Reading of « The Snows of Kilimanjaro »* : « What has not been noticed about *The Snows of Kilimanjaro* is... »

[2] *Grammaire et style :* p. 6 : « She *whom* Ralph thought would be the last person... » ; p. 50, n. 3 : « the stages of his progress are marked by recurrent balcony and garden *scenes, of which the countryside inn represents a fusion of both balcony and garden* ». — P. 30 : « *Contra* Edel... », p. 31 : « Osmond, *contra* his many critics... », p. 189 : « *Contra* Baker's notion (...), the fact is... », p. 237 : « *Contra* Rahv and the Russians, I see (...) Nor is the novel different from the poem (...), *contra* Rahv and the Russians. » — M. Stallman use et abuse de cet inélégant latinisme. Il ne figure pas moins de trois fois dans deux alinéas consécutifs d'un court article, trop récent pour figurer dans le présent volume, paru dans *Modern Language Notes* en janvier 1961 (cf. *M. L. N.,* LXXVI, p. 22 : « *Contra* James's critical principles...», « *Contra* the avowed intentions of James...» et p. 23 : « *Contra* Edel... »).

Fautes d'impression : P. 50, n. 3 : *Arguientveil* (Argenteuil) ; p. 54, al. 1 : *similiar* (similar) ; p. 89, al. 2 : *progesses* (progresses) ; p. 91, al. 3 : *terror-striken* (terror-stricken) ; p. 135, al. 3 : *Fittzgerald* (Fitzgerald) ; p. 186, al. 2 : *financée* (fiancée) ; p. 190, al. 3 (la faute est répétée deux fois) : *annointed* (anointed).

Citations inexactes : (1) Crane, *The Red Badge of Courage,* ch. XVIII : « From their position as they again faced toward the place *of the fighting,* they could (...) comprehend a greater amount *of the battle...* » — Stallman, *l. c.,* p. 104, al. 2 : « From their position as they again faced toward the place *of fighting,* they could (...) comprehend a greater amount *of battle...* »

(2) Conrad, *The Secret Agent,* ch. IV : « *in* brazen impetuosity, as though a vulgar and *impudent* ghost... » — Stallman, *l. c.,* p. 120, al. 2 : « *with* brazen impetuosity, as though a vulgar and *imprudent* ghost... »

(3) Conrad, *ibid.,* ch. II : « This belonged to an *imposing* carriage gate... » — Stallman, *l. c.,* p. 120, al. 4 : « This belonged to an *opposing* carriage gate... »

(4) *Faulkner, As I Lay Dying,* Modern Library ed., p. 400 : « It was her wedding dress (...) and they had laid her (...) *so the dress could spread out...* » — Stallman, *l. c.,* p. 210 (cité d'après la même édition) : « It was her wedding dress (...) and they had laid her (...) *so the dress could not spread out...* »

Alexandre VINET, *Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle II*, publiée avec une préface documentaire par Henri Perrochon, Librairie Payot, Lausanne, 1961, 332 p.

Nous avions signalé précédemment (« Etudes de Lettres » 1961, N° 1) l'intérêt de la présentation par Vinet d'écrivains du Siècle des Lumières. Ce second tome de son *Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle* méritait plus encore que le premier un effort de publication, et il faut remercier la Société d'édition Vinet de l'avoir fourni, ainsi que le Fonds national de la recherche scientifique, qui l'a soutenu. Car ici Vinet affronte les deux Grands d'un siècle qui le déconcerte, parce qu'apparemment soucieux du bien-être de la société et de l'individu, ses écrivains n'ont fait selon lui qu'accélérer la désintégration de l'une, la corruption de l'autre. Si quelques pages sont réservées à ceux que le critique vaudois désigne collectivement sous ce nom qui en dit long : « la bande de Voltaire » — il s'agit des d'Alembert, Diderot, Helvetius, Raynal, d'Holbach et Grimm, considérés à l'exception des deux premiers comme « des hommes d'une médiocre valeur intellectuelle » (l'insuffisance du recul et de l'information explique cette légéreté de jugement) — la plus grande partie de l'ouvrage traite de Voltaire et de Rousseau. Qu'on n'attende pas de cette étude l'objectivité ! Certes Vinet reconnaît les qualités littéraires des deux philosophes et il les caractérise avec finesse, mais il n'en redoute que davantage leur pensée, car d'emblée il voit en Voltaire « un de ces génies destructeurs que la Providence précipite sur la vétusté des empires », en Rousseau « le plus dangereux des sophistes », qui pourrait servir d'illustration au mot de Benjamin Constant : « Rien n'est plus terrible comme la logique dans la déraison. » Aussi a-t-il peine à se contenir, et sa critique est-elle moins d'analyse que de mise en garde, moins d'interprétation que de dénonciation. Sa valeur de suggestion et de réflexion reste toutefois entière : une telle véhémence témoigne d'abord de l'autorité, de la présence prestigieuse et irradiante que conservaient plus de cinquante ans après leur disparition les auteurs des *Lettres philosophiques* et des *Lettres sur la montagne*. Elle met aussi en lumière un aspect de la personnalité de Vinet, fougueux et judicieux à la fois, sévère mais désireux de rester juste, attentif en tout premier lieu à la portée morale des œuvres, mais non moins sensible à leurs qualités d'art (voir les pages 48-51 sur la prose et la poésie) : « Ce qui le rend effrayant, dit-il de Voltaire, ce qui grandit sa méchanceté, c'est son génie ; il y a là une illusion d'optique. » C'est parce qu'il est secrètement vulnérable à la beauté du Diable que le moraliste chrétien se gendarme si fort et prévient la tentation par le réquisitoire ! Mais l'argumentation en est solide et oblige à une contradiction fortement étayée ; et la fermeté de sa forme, magnifiquement maîtrisée, parfait le plaisir de l'esprit.

Gilbert Guisan.

Laurent GAGNEBIN, *André Gide nous interroge,* Cahiers de la Renaissance Vaudoise, Lausanne, 1961, 173 p.

Ce livre est l'œuvre d'un jeune étudiant en théologie qui, ayant découvert Gide dès l'âge de seize ans, s'est « tout de suite senti de plain-pied avec cet auteur préoccupé par le problème religieux ». Profondément touché par les luttes intérieures et par les souffrances de Gide, séduit par ses qualités d'âme plus encore que par la magie de son style, Laurent Gagnebin ne s'est pourtant pas abandonné sans réserve à l'ascendant du maître. Si, des années durant, il a été un lecteur attentif de l'œuvre de Gide, ce n'est pas en disciple qui cherche un enseignement : c'est en homme prompt à compatir à la souffrance d'un autre homme, en chrétien qui ne peut rester insensible à l'inquiétude religieuse des autres, en futur théologien enfin, désireux de comprendre l'attitude et les arguments de l'incroyant, aussi bien pour pouvoir luir épondre que pour établir plus nettement sa propre position. Le petit livre intitulé « André Gide nous interroge » est donc moins un essai critique qu'un dialogue dans lequel l'auteur s'efforce avant tout d'écouter son interlocuteur afin de le comprendre ; son but premier n'est pas d'expliquer Gide, mais de le présenter de manière à provoquer la pensée du lecteur.

Dans les dix premiers chapitres, Laurent Gagnebin tente de présenter la personnalité de Gide sous tous ses aspects en même temps qu'il s'efforce de dégager les diverses phases de l'évolution de sa pensée. Sincérité d'André Gide et possibilité de dialoguer avec lui, sa jeunesse, sa femme, son dialogue avec le Christ, sa morale, son attitude vis-à-vis du communisme, sa parenté avec Nietzsche, Goethe, Camus et Saint-Exupéry, son expérience religieuse, sa foi en l'homme, son amour du monde, son style, aucune question qui ne soit abordée dans ces chapitres touffus, composés pour la plus grande partie de citations. Laurent Gagnebin interroge les critiques de Gide, il interroge Gide lui-même, et ce qu'il leur demande, ce sont surtout des explications : les textes qu'il retient sont ceux où l'homme est défini, ceux où il s'analyse ou prend explicitement position. Il ne s'intéresse pas systématiquement au rapport entre l'évolution de la pensée de l'écrivain et la réalité concrète de sa vie ; quant à la signification de son œuvre romanesque, il la néglige presque totalement.

Dans le onzième et dernier chapitre, l'auteur examine d'un point de vue critique les positions de l'écrivain et montre en quoi, personnellement, il se distance de lui. Laurent Gagnebin trouve dans ses convictions religieuses des réponses qui souvent contredisent Gide, mais, dans la perspective où il se place, ces réponses importent moins que la salutaire inquiétude éveillée par l'interrogation. Le livre qu'il consacre à André Gide est avant tout un hommage reconnaissant et très respectueux à l'écrivain qui, en dépit du satanisme dont certains l'accusent, a joué un rôle déterminant et positif dans la vie du jeune auteur.

Marguerite Nicod.